REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

30e Année. N° 1 1er Janvier 1887

AVIS. Prière à nos lecteurs de se réabonner par un mandat-poste, à l'ordre de M. Leymarie, pour faciliter l'expédition des écritures. L'abonnement continue, *sauf avis contraire*, et l'année est due entière. Les bureaux de poste prennent les abonnements sans augmentation de prix

A NOS ABONNÉS

Pour la trentième fois, la rédaction de la *Revue* adresse le 1er janvier, ses vœux fraternels à ses correspondants, aux rédacteurs des journaux de toutes nuances avec lesquels elle a des rapports suivis, aux chefs de société et de groupes, aux adeptes du spiritisme et du spiritualisme qui servent la cause avec dévouement.

La bienveillance de nos F. E. spiritisme met notre administration dans l'impossibilité de répondre aux cartes et aux lettres qui lui sont envoyées ; nos amis voudront bien considérer comme une réponse à leurs sympathiques souhaits, les vœux que leur adresse notre société.

Des spirites bien intentionnés constatent que, certaines publications spirites, s'écartent sur plusieurs points de l'enseignement d'Allan Kardec, et nous imposent cette obligation de ramener à l'ordre les dissidents ; ils font de nous un *Deus ex machina*, et selon eux, notre philosophie étant indiscutable, les adeptes doivent accepter l'unité de doctrines. Cependant A. K. ne s'est point déclaré infaillible, puisqu'il a dit et répété maintes fois que nous avions seulement reçu l'A B C de ce qui était promis à nos labeurs persévérants, à notre connaissance de la science moderne, à notre avancement intellectuel et moral. Or, constatons-le, les spirites qui n'acceptent pas le spiritisme de la première heure, dans sa teneur absolue, sont des hommes studieux et sincères, des travailleurs qui méditent et agissent ; les écarter pour nous avoir donné le résultat de leurs travaux, dont ils sont seuls responsables, serait imprudent et un défaut de sagesse et de justice. Bien loin de les condamner, applaudissons à l'initiative qu'ils ont prise ; puissions-nous chacun, dans notre milieu, posséder la même ardeur pour la recherche du vrai et tout ce qui est logique et rationnel.

Allan Kardec écrivait en 1858 : « La tolérance, conséquence de la

« charité qui est la base de la morale spirite, me fait le devoir de res-
« pecter toutes les croyances. Ne jetant la pierre à personne, je ne
« donnerai aucun prétexte à représailles, et laisserai aux dissidents
« toute la responsabilité de leurs actes et de leurs paroles *Si j'ai rai-*
« *son* les autres finiront par penser comme moi; *si j'ai tort* je finirai
« par penser comme les autres ». C'est parler d'or et s'incliner pure-
ment et simplement devant la raison. Après A. K., homme libre, écarter celui qui, étant spirite, pense autrement que nous sur un point de doctrine, serait nous donner un brevet d'infaillibilité; nous nous garderons d'avoir ce ridicule.

Celui qui réprouve la pensée contenue dans un article de journal, devrait présenter des objections à celui qui l'a rédigé, en lui prouvant qu'il a tort, en le forçant à l'aide d'arguments *ad hominem* à accepter des avis plus conformes à la raison et à la science, et non d'après ou sur ce qu'en a dit le maître.

Notre philosophie veut la libre discussion, fille de l'observation et du bon sens, elle exige de qui l'estime beaucoup d'études, de discussions, de méditations, et la nécessité pour l'adepte d'être au niveau de toutes les connaissances utiles.

Au contraire, l'église catholique et toutes les religions officielles n'ont qu'un but, immobiliser les dogmes, les imposer aux consciences comme articles de foi absolue et sans contrôle, condition *sine qua non de leur omnipotence;* et la science va de l'avant, démolissant les articles de foi et les miracles, et les générations plus éclairées s'adonnent au libre examen, se détournent des religions systématiques et immobiles appelées à disparaître en un temps donné.

Le spiritisme veut marcher et vivre; essentiellement laïque, ami du libre arbitre et du fait qui frappe les sens, il incite ses adeptes à voir, à juger, à méditer, à comparer avant de croire; n'écartant aucune forme de la libre-pensée, il marque évidemment un grand pas en avant dans l'histoire du progrès intellectuel de notre humanité, et sanctionne l'unité de plan voulu par Dieu, principe actif qui meut et conduit l'univers à ses destinées.

Se dire infaillibles, juger autrui en dernier ressort, serait commettre un acte de grand prêtre et nous conduire à une sorte de papauté, à la fondation d'une église et comme conséquence, à la création d'une théocratie religieuse qui parlerait au nom d'un Dieu intolérant, avec le concert obligé des rites, cérémonies, cultes, sacerdoce, c'est-à-dire la contradiction même de l'enseignement spirite; or, cet enseignement exige des âmes libres, indépendantes, délestées des lisières officielles qui les rattachaient à une église tracassière, fanatique, entêtée, inquiète et passionnée. Ils ne manquent point les fondateurs de religions; tous sollicitent les spirites à l'aide de promesses qu'ils ne peuvent tenir et pour cause, et tous évitent dans l'évolution qu'ils tentent de nous faire

accomplir, de prononcer le nom respecté d'Allan Kardec. Pour les mahatmas, les bouddhistes, les théosophes, les sectaires de Vintras, ceux du hiérophante Dieu et frère aîné de Jésus-Christ, auteurs de toutes sortes de missions, les spirites sont des ignorants, des simples d'esprits qui ont le tort impardonnable de fuir les novateurs nuageux et leur philosophie incompréhensible. Ces pseudo-savants oublient que le savant officiel, correct, gourmé, les englobe avec nous dans une commune réprobation, les considère comme des morts-nés.

De même le spiritisme est enterré définitivement chaque année depuis trente-cinq printemps. Ce mort qui jouit d'une santé parfaite, est le spectateur réjoui du bon travail que font les écoles de Paris, de Nancy et de leurs subdivisions, pour célébrer la naissance de l'hypnotisme, du sauveur qui leur apporte comme bienvenue la suggestion, une nouvelle application de l'art de guérir, un essai de psychologie; ces officiels dépouillent le magnétisme après lui avoir pris sa moelle pour reconstituer les faits qu'il a produit depuis cent ans à l'aide de la méthode expérimentale à laquelle nous applaudissons du reste énergiquement; de plus nous constatons dans les écrits des officiels, une tendance à dégrader les magnétiseurs qui ont rudement gagné leurs galons sous des hommes de principe, d'énergie, de savoir, tels que les Mesmer, les Puységur, les Deleuze, les Frappart, les Charpignons, les Fischer, les Du Potet, les Lafontaine, les Cahaguet et bien d'autres, ce qui est un manque de franchise. Nommer ces hommes de cœur des empiriques et des charlatans ne peut rehausser auprès du vulgaire le savoir d'emprunt des deux écoles, l'opinion publique étant fixée, ayant prononcé la réhabilitation de ces novateurs courageux, tous élèves de Mesmer.

Hypnotisme et magnétisme sont synonymes, c'est le grand fait de notre époque ; pourtant les plagiaires endossent cette honte d'appeler les foudres du bras séculier sur les magnétiseurs qui professeront en dehors du doctorat officiel.

Le magnétisme ayant fait une trouée dans le camp académique et s'y étant installé, ne peut oublier ses fils, le spiritualisme créé et mis au monde aux Etats-Unis il y a quarante-trois ans, le spiritisme né à Paris depuis trente-huit ans; ces deux fils sont majeurs, et puisque les docteurs accrédités font de la psychologie « *science qui est le plus vieux patrimoine de l'humanité, l'essence de sa vie morale et sociale à défaut de laquelle elle va menaçant ruine* », ils demandent aussi leur place dans la citadelle de la science?

Etudier la psychologie, c'est aller sur les brisées des Hares, des Zollner, des Weber, des Feschner, des W. Crookes, des Varley, des Russel Wallace, etc., c'est aller des prémices aux conséquences et inéluctablement au spiritisme par la toute puissance du fait brutal; en 1900 le spiritisme aura droit de cité à la Faculté de médecine.

Lutteurs ignorés, fidèles et vaillants, spirites qui avez tant souffert dans le milieu réfractaire où vous avez dû vivre, consolez-vous, oubliez vos épreuves car voici l'aurore du jour nouveau, celui de la justice ; si des attaques injustes et passionnées vous ont troublé, que sont ces gouttes de fiel devant ce résultat d'avoir sapé une montagne de préjugés, de pouvoir chaque jour en faire disparaître une partie ? pardonnez donc aux impuissants ; répétez-leur que la charité doit être notre guide, la justice la seule lumière de nos consciences ; dites-leur qu'il faut travailler pour connaître, mériter, faire naître en soi les dévouements sublimes dont on a besoin pour les bons combats, et nous en aurons de terribles à subir avant le siècle nouveau.

Partout se prépare l'ère nouvelle de rénovation, à l'aide de choses rationnelles, démontrables par notre sublime philosophie qui est l'expression la plus haute de la logique, de la conscience, de la solidarité, de la responsabilité ; signe caractéristique, dans toutes les contrées des journaux sont fondés, et des œuvres nouvelles, puissantes, fécondes, agissent sur l'opinion publique, la façonnent, la préparent à recevoir l'enseignement de nos doctrines, celles que les sages ont connue depuis plus de cinquante mille ans et qui fut la science ésotérique, le flambeau sacré que les humanités se passèrent de main en main depuis une série infinie de siècles.

P.-G. Leymarie.

LE SPIRITISME ET SES ADVERSAIRES

(Suite) voir la Revue du 1er novembre 1886

Des religions en général : Le meilleur ciment des sociétés en formation est l'élément religieux uniformément admis chez un peuple, parce que, les croyances et les cérémonies d'un culte officiel maintiennent les mêmes idées dans la nation entière et tendent à la mener au bien, car aucune religion ne recherche le mal. Chez les anciens peuples barbares ou privés d'instruction, l'établissement des diverses religions paraît s'être fait à peu près de la même manière, elles débutaient par l'état patriarcal sous la direction des pères de famille ou du chef de la tribu ; telle était la religion des hébreux avant Moïse. Lorsque les états devenaient plus importants et mieux constitués, le soin du culte était ordinairement confié à un corps de prêtres qui arrivaient vite à se servir de leur science toujours supérieure à celle de leurs sujets, et de l'influence de leur ministère émanant de la divinité, pour les dominer, car ce sont de puissants instruments de pouvoir ; telle est l'origine des gouvernements théocratiques abondants dans l'ancienne Asie. Mais comme les anciens peuples étaient souvent en guerre, il fallait des armées que les prêtres ne pouvaient ni organiser ni commander ; alors le corps sacerdotal nommait un roi ou un chef militaire qui devait rester

sous ses ordres. Si l'état était pacifique, le sacerdoce conservait le souverain pouvoir, comme dans le gouvernement théocratique des Juifs, où la religion dominait tout.

Il en a été de même pour la théocratie des Brahmanes de l'Inde. Mais si l'Etat devenait conquérant comme l'Assyrie et la Perse, les prêtres Chaldéens ou Mages conservaient une grande influence ; mais la prépondérance gouvernemale passait au monarque, comme à Ninive à Babylone et à Persépolis. En Egypte, les deux pouvoirs se balançaient à peu près. Lorsque le souverain est chef du culte, comme en Turquie, et en Russie depuis Pierre-le-Grand, la nation est plus belliqueuse que religieuse.

Après la mort de J.-C., le christianisme se développait par église locale, c'était la forme patriarcale ou presbytérienne ; lorsque l'Eglise catholique fut organisée au IVe siècle, les évêques, contenus par les empereurs, ne purent pas former une théocratie, surtout en Orient où ces souverains intervenaient souvent dans les fréquentes discussions religieuses provoquées par l'esprit disputant des Grecs. L'Eglise d'Orient a toujours été dominée par le pouvoir civil. Il n'en fut pas de même en Occident, lorsque l'empire romain eut succombé au Ve siècle, les évêques de Rome, indépendants de tout pouvoir civil, entourés de peuples barbares divisés entre eux, généralement disposés à devenir chrétiens et reconnus comme les premiers en titre de la chrétienté en Occident, accrurent vite leur influence et leur pouvoir.

Enfin, après avoir reçu en toute souveraineté d'importants états, ils prirent le nom de Pape, et marchèrent sans opposition vers la théocratie universelle qu'ils crurent atteindre à la fin du XIIIe siècle.

Dans les temps anciens les peuples vivaient généralement isolés ou ennemis les uns des autres ; chacun avait sa divinité et son corps sacerdotal plus ou moins dominateur, mais intimement lié et localisé à sa nation. Les religions différentes d'un pays à l'autre revêtirent un caractère national ; l'idée d'être sous la protection de sa divinité, que chaque peuple croyait la meilleure, était un lien puissant qui lui donnait une grande force morale. Pour maintenir l'esprit religieux et se rendre la divinité propice, les fêtes religieuses furent établies en diverses localités qui devinrent des sanctuaires vénérés, et plus tard des villes comme Babylone, Jérusalem, Rome, etc. Pour relever leur doctrine et flatter leurs sujets, les sacerdoces établissaient des rapports entre la divinité et les fondateurs de leur religion et de leur nation confondues ensemble. Ils représentaient les autres nations comme inférieures à la leur, ils inculquaient dans leurs populations le mépris des autres peuples ; ils représentaient leur patrie comme le centre du monde, la région de la lumière et de la félicité, en dehors de laquelle on ne trouvait que ténèbres, hostilités et maux : ce qui expliqua la haine ou la méfiance de certains peuples à l'égard des étrangers.

L'Eglise romaine a été animée du même esprit que les anciennes théocraties; maîtresses de ses états, dits de l'Eglise, elle n'avait de liens temporels avec aucun autre Etat ; à la tête du catholicisme elle s'attribuait la souveraineté du monde entier. Pour développer l'esprit religieux et entraîner les populations elle institua un grand nombre de fêtes, de pèlerinages ; les miracles et les superstitions y figurèrent, pour inspirer la confiance et relever sa doctrine, elle affirma la divinité de J.-C., qui dans la personne des apôtres établit le catholicisme et délégua à Saint-Pierre ses pouvoirs et l'infaillibilité. Elle a toujours représenté les autres religions, surtout le protestantisme, son plus redoutable ennemi, comme dénuées de toute valeur ; elle a su le persuader à son clergé et à de zélés croyants. Bossuet et les théologiens de son temps croyaient que les états protestants n'étaient pas viables. Louis XIV, influencé par eux, fit la guerre à la Hollande et à l'Angleterre, croyant en triompher facilement; elles lui prouvèrent bien le contraire. Comment justifier une Eglise se disant chrétienne qui, depuis le XIIIe siècle, a usé contre ses adversaires tant qu'elle a pu de toutes les horreurs de l'inquisition. Est-ce contre les hommes dangereux par leurs actes ou leur conduite ? Non, c'était contre d'honnêtes et paisibles gens dont le seul crime était de vouloir ramener l'Eglise à la simplicité des premiers chrétiens.

Ces violences pouvaient-elles être excusées comme étant les suites ou les conséquences de luttes acharnées ou de victoires chèrement achetées ? Non, elles étaient froidement et savamment élaborées dans les centres inquisitoriaux et juridiquement appliquées avec tous les raffinements possibles de la plus horrible cruauté. Déviation complète de la voie évangélique et grande faute de l'Eglise.

Dans les temps de barbarie les corps sacerdotaux, possédant seuls les lumières, ont rendu des services à leurs populations ignorantes; ils tempéraient la violence et la tyrannie de chefs belliqueux et grossiers ; au moyen âge, le clergé, seul dépositaire des lettres et des sciences avant l'invention de l'imprimerie, aida au développement des peuples barbares d'Occident.

Mais dans tous les temps, les peuples placés indéfiniment sous le régime du despotisme théocratique, quoique pas toujours tyrannique, sont restés plongés dans l'esclavage intellectuel, sans idées de progrès et d'invention, les prêtres évitant de les éclairer de crainte de perdre leur parfaite soumission. Ces peuples se sont peu occupés de choses raisonnées, pratiques et utiles, mais de poésies extatiques, où l'imagination excitée par le fanatisme religieux se trouve comme transportée dans des croyances mystiques et élevées.

Lorsque les peuples veulent s'éclairer, penser par eux-mêmes, ils se débarrassent de la caste sacerdotale, c'est ce qui est arrivé dans les temps modernes. En Grèce et à Rome, les prêtres ne furent point orga-

nisés en carte ; séparés de l'Etat, ils furent chargés de fonctions diverses et spéciales ; aussi ces deux nations ont-elles été les plus illustres de l'antiquité, le clergé n'y ayant pas entravé le progrès.

L'ÉGLISE ROMAINE DEPUIS LE XIII[e] SIÈCLE. — Le XIII[e] siècle a été l'apogée de la papauté ; elle triompha des Albigeois par une révoltante cruauté et de l'empereur Frédéric II par l'excomunication. Mais au début du XIV[e] siècle, Boniface VIII, ayant voulu trop dominer les rois, trouva un redoutable adversaire dans Philippe le Bel, alors le plus puissant souverain d'Europe, qui lui infligea une rude punition en le renversant et en établissant la papauté à Avignon. On remarquera que toutes les fois que la papauté s'est écartée de la douceur et de la modestie évangéliques, par tyrannie, ambition, comme dans ce cas, ou par tout autre cause, elle en a été immédiatement punie. La théocratie romaine tomba avec le séjour des papes à Avignon, suivi du grand schisme d'Occident. Depuis lors, la puissance politique des papes sur les souverains temporels a été à peu près nulle, mais leur puissance spirituelle en souffrit peu.

Le XV[e] siècle ouvre une ère nouvelle ; deux novateurs, Jean Huss et Jérôme de Prague, blâmant la voie peu évangélique suivie par les papes depuis plusieurs siècles, attaquent leur puissance et plusieurs de leurs institutions. Mais la papauté, dont l'influence spirituelle est encore très grande, fait condamner au bûcher les deux hérésiarques peu soutenus par les populations alors trop ignorantes pour s'intéresser à ces questions religieuses.

Mais au milieu du XV[e] siècle, l'imprimerie est inventée, des savants grecs, chassés de Constantinople par les Turcs, apportent en Italie les trésors littéraires de l'antiquité ; l'imprimerie les multiplie et les vulgarise. La renaissance des lettres et des arts se manifeste d'abord en Italie où elle est suivie du luxe et des plaisirs. La papauté, qui, malgré ses vues ambitieuses, avait conservé la dignité pontificale, se laisse gagner par ce retour à la civilisation païenne ; elle devient intrigante et immorale sous Alexandre VI (Borgia), ambitieuse et guerrière sous Jules II, mondaine et luxueuse sous Léon X.

Pourrait-on affirmer que des papes qui s'écartent autant de leur ministère sont réellement infaillibles ? Ce n'est pas soutenable. Les partisans de l'infaillibilité s'appuient sur ce qu'aucun de ces papes n'a pris de mauvaises mesures contre les dogmes catholiques ; cela se comprend, ils faisaient gérer les affaires religieuses par leurs ministres, dans le but de maintenir leur puissance qu'ils se gardaient bien de compromettre ; mais leur conduite privée ou leur politique extérieure qui a eu des conséquences très nuisibles pour la papauté, démontre bien que, même au point de vue utile au catholicisme, ils n'étaient pas inspirés par l'infaillibilité. Si Léon X avait réellement été infaillible, dans l'intérêt de l'Eglise, il n'aurait pas fait autant de dépenses somptueuses

qu'il fût obligé de solder en trafiquant des indulgences; ce scandale amena la réforme de Luther qui a enlevé à la papauté près de la moitié de ses fidèles. C'est sa deuxième punition.

La renaissance grecque produisit en Occident deux effets différents : Les peuples d'origine latine, surtout les Italiens, en prirent le côté brillant, artistique; ils progressèrent en civilisation, en richesses, ainsi que dans les arts et les sciences ; mais ils héritèrent des défauts des trois papes susnommés, conséquence de l'ancienne civilisation grecque, le goût de tout ce qui flatte les sens et les appétits matériels, une propension marquée pour les luttes, les discussions et les révolutions. Depuis lors, les peuples latins sont en crises fréquentes et ne présentent aucune stabilité. Les peuples Anglo-Saxons, moins artistes, prirent de la renaissance le côté philosophico-religieux uni à l'indépendance de la pensée, ce qui explique les succès de Luther chez ces peuples; occupés de la réforme religieuse, ils furent peu impressionnés par le côté mondain de la Renaissance. Depuis lors, les états protestants ont été peu troublés, plus stables et plus en voie de progrès que les catholiques.

L'Eglise romaine ne crut pas d'abord à la vitalité des états protestants; elle s'imagina que les souverains catholiques finiraient par écraser la Réforme; au concile de Trente, elle condamna le protestantisme, resserra la discipline de l'Eglise en augmentant l'autorité du pape; mais la France et quelques états n'acceptèrent pas certains articles disciplinaires de ce concile.

Depuis un siècle, la papauté a été troublée par les révolutions de France et d'Italie. Sous le règne de Napoléon III, appuyée par cet empereur, elle crut devoir fortifier encore son pouvoir spirituel; elle se fit décerner par le concile de 1870 des pouvoirs jusque là réservés au concile, l'infaillibilité dans toutes les questions religieuses. Cette usurpation de pouvoir, que n'appuie aucun titre légitime, et la promulgation du dogme de l'Immaculée-Conception, nullement appuyée par les écritures, ont été deux grosses fautes, car à notre époque de libre examen, cela a fait voir que l'Eglise romaine, de siècle en siècle, suivant ses convenances, a institué la plupart de ses dogmes, sans s'inquiéter s'ils étaient conformes à l'esprit évangélique; cela a passé inaperçu pendant la longue nuit du moyen-âge, vu la barbarie de l'époque. L'Eglise en promulguant l'infaillibilité du pape ne s'est pas montrée bien inspirée, car elle n'a pas prévu la rude punition que Dieu a infligée à la papauté, en lui faisant perdre la même année l'appui de la France, tous ses états et tous ses revenus ; elle se trouve maintenant réduite à quêter des subsides dans les pays catholiques. La fermentation anti-catholique, due à l'influence de la libre-pensée dans plusieurs états latins ne lui assure pas un appui solide pour l'avenir. Il est désespérant pour le soi-disant représentant de Dieu sur la terre de se voir si mal protégé par son chef. (*A suivre*) AMY.

VICTOR HUGO SUR LA TOMBE DE BALZAC

Voici dans quel magnifique langage notre grand Victor Hugo ter-
« minait son oraison funèbre de Balzac :

« Sa vie a été courte, mais pleine; plus remplie d'œuvres que de
« jours !

« Hélas ! ce travailleur puissant et jamais fatigué, ce philosophe, ce
« penseur, ce poète, ce génie, a vécu parmi nous de cette vie d'orages,
« de luttes, de querelles, de combats communs dans tous les temps à
« tous les grands hommes. Aujourd'hui, le voici en paix. Ils sort des
« contestations et des haines; il entre le même jour dans la gloire et
« dans le tombeau. Il va briller désormais au-dessus de toutes ces
« nuées qui sont sur nos têtes, parmi les étoiles de la patrie !

« Vous tous qui êtes ici, est-ce que vous n'êtes pas tentés de l'envier ?

« Messieurs, quelle que soit notre douleur en présence d'une telle
« perte, résignons-nous à ces catastrophes. Acceptons-les dans ce
« qu'elles ont de poignant, de sévère. Il est bon peut-être, il est néces-
« saire peut-être, dans une époque comme la nôtre, que de temps en
« temps une grande mort communique aux esprits dévorés de doute et
« de scepticisme un ébranlement religieux. La Providence sait ce
« qu'elle fait lorsqu'elle met ainsi le peuple face à face avec le mystère
« suprême et quand elle lui donne à méditer la mort, qui est la grande
« égalité et qui est aussi la grande libérté.

« La Providence sait ce qu'elle fait, car c'est là le plus haut de tous
« les enseignements. Il ne peut y avoir que d'austères et sérieuses
« pensées dans tous les cœurs quand un sublime esprit fait majestueuse-
« ment son entree dans l'autre vie; quand un de ces êtres qui ont
« plané longtemps au-dessus de la foule avec les ailes visibles du
» génie, déployant tout à coup les autres ailes qu'on ne voit pas, s'en-
« fonce brusquement dans l'inconnu.

« Non, ce n'est pas l'inconnu : Non, je l'ai déjà dit dans une autre
« occasion douloureuse, et je ne me lasserai pas de le répéter; non, ce
« n'est pas la nuit, c'est la lumière ! Ce n'est pas la fin, c'est le com-
« mencement ! Ce n'est pas le néant, c'est l'éternité ! N'est-il pas vrai,
« vous tous qui m'écoutez? De pareils cercueils démontrent l'immor-
« talité : en présence de certains morts illustres, on sent plus distincte-
« ment les destinées divines de cette intelligence qui traverse la terre
« pour souffrir et pour se purifier et qu'on appelle l'homme; et on se
« dit qu'il est impossible que ceux qui ont été des génies pendant leur
« vie ne soient pas des âmes après leur mort ! » VICTOR HUGO.

SUR LA TOMBE DE GEORGE SAND : Le grand poète a dit le suprême adieu au grand romancier. Nous publions en entier le texte de ce discours, lu par M. Paul Meurice au nom de Victor Hugo, sur la tombe

de Mme George Sand, aux obsèques de l'illustre écrivain, qui ont été célébrées au château de Nohant.

Je pleure une morte, et je salue une immortelle. Je l'ai aimée, je l'ai admirée, je l'ai vénérée ; aujourd'hui, dans l'auguste sérénité de la mort, je la contemple. Je la félicite parce que ce qu'elle a fait est grand, et je la remercie parce que ce qu'elle a fait est bon. Je me souviens qu'un jour je lui ai écrit : Je vous remercie d'être une si grande âme. — Est-ce que nous l'avons perdue? — Non.

Ces hautes figures disparaissent, mais ne s'évanouissent pas. Loin de là ; on pourrait presque dire qu'elle se réalisent. En devenant invisibles sous une forme, elles deviennent visibles sous l'autre. Transfiguration sublime.

La forme humaine est une occultation. Elle masque le vrai visage divin qui est l'idée. George Sand était une idée ; elle est hors de la chair, la voilà libre elle est morte, la voilà vivante, *Patuit dea.*

George Sand a dans notre temps une place unique. D'autres sont les grands hommes ; elle est la grande femme.

Dans ce siècle qui a pour loi d'achever la révolution française et de commencer la révolution humaine, l'égalité des sexes faisant partie de l'égalité des hommes, une grande femme était nécessaire. Il fallait que la femme prouvât qu'elle peut avoir tous nos dons virils sans rien perdre de ses dons angéliques ; être forte sans cesser d'être douce ; George Sand est cette preuve.

Il faut bien qu'il y ait quelqu'un qui honore la France, puisque tant d'autres la déshonorent. George Sand sera un des orgueils de notre siècle et de notre pays. Rien n'a manqué à cette femme, pleine de gloire. Elle a été un grand cœur comme Barbès, un grand esprit comme Balzac, une grande âme comme Lamartine. Elle avait en elle la lyre. Dans cette époque où Garibaldi a fait des prodiges, elle a fait des chefs-d'œuvres.

Ces chefs-d'œuvre, les énumérer est inutile. A quoi bon se faire le plagiaire de la mémoire publique? Ce qui caractérise leur puissance, c'est la bonté. George Sand était bonne ; aussi a-t-elle été haïe. L'admiration à une doublure, la haine, et l'enthousiasme à un revers, l'outrage.

La haine et l'outrage prouvent pour, en voulant prouver contre. La huée est comptée par la postérité comme un bruit de gloire. Qui est couronné est lapidé. C'est une loi, et la bassesse des insultes prend mesure sur la grandeur des acclamations.

Les êtres comme Georges Sand sont des bienfaiteurs publics. Ils passent, et, à peine ont-ils passé que l'on voit à leur place, qui semblait vide, surgir une réalisation nouvelle du progrès.

Chaque fois que meurt une de ces puissantes créatures humaines, nous entendons comme un immense bruit d'ailes : quelque chose s'en va, quelque chose survient.

La terre comme le ciel a ses éclipses ; mais ici-bas, comme là-haut, la réapparition suit la disparition. Le flambeau qui était un homme ou une femme, et qui s'est éteint sous cette forme, se rallume sous la forme idée. Alors on s'aperçoit que ce qu'on croyait éteint était inextinguible. Ce flambeau rayonne plus que jamais ; il fait désormais partie de la civilisation, il entre dans la vaste clarté humaine ; il s'y ajoute ; et le salubre vent des révolutions l'agite, mais le fait croître ; car les mystérieux souffles qui éteignent les clartés fausses alimentent les vraies lumières.

Le travailleur s'en est allé ; mais son travail est fait.

Edgar Quinet meurt, mais la philosophie souveraine sort de sa tombe et, du haut de cette tombe, conseille les hommes.

Michelet meurt, mais derrière lui se dresse l'histoire traçant l'itinéraire de l'avenir.

George Sand meurt, mais elle nous lègue le droit de la femme puisant son évidence dans le génie de la femme. C'est ainsi que la révolution se complète. Pleurons les morts, mais constatons les avénements ; les faits définitifs surviennent grâce à ces fiers esprits précurseurs. Toutes les vérités et toutes les justices sont en route vers nous, et c'est là le bruit d'ailes que nous entendons.

Acceptons ce que nous donnent en nous quittant nos morts illustres ; et, tournés vers l'avenir, saluons, sereins et pensifs, les grandes arrivées que nous annoncent ces grands départs.

LE SPIRITISME AU BRÉSIL

1° Dans une de nos séances spirites, le médium F, dit qu'il voyait une alcôve, peu éclairée, et près d'une table sur laquelle était posé un crucifix, se tenait un prêtre agenouillé, plongé dans une méditation si profonde qu'il paraissait presque endormi. Le médium ajouta que c'était le père A. Le jour suivant un ami rencontrant ce prêtre, lui demanda ce qu'il faisait à telle heure de la nuit passée? le prêtre répondit : Je ne sais ce que j'ai eu hier ; je pensais à tous ces faits extraordinaires dont j'entends parler avec tant d'insistance. J'étais vraiment livré à une lutte terrible. Je me mis à lire l'Evangile, et, l'esprit fixé sur l'image du Christ, que j'avais en face de mon lit, je m'endormis.

Dans ce cas, évidemment, l'Esprit du médium s'est transporté dans la chambre de l'ecclésiastique pour lui donner la preuve qu'il demandait, de la possibilité des Esprits de voir sans le secours des organes matériels ce qui se passe dans des endroits éloignés. Ceci prouve la possibilité pour un Esprit incarné de voir à de grandes distances en se dégageant des liens du corps ; à plus forte raison, il y a la possibilité pour les Esprits désincarnés d'entrer en relation avec nous.

2° Un spirite, homme éclairé, se trouvait dans la maison d'une dame de notre meilleur monde et aussi distinguée par sa naissance que par l'élévation de son esprit, dont il ne nous est pas permis de dire le nom. La conversation tomba sur le spiritisme.

Cette dame qui s'était montrée contraire à la doctrine, discutait avec animosité, niait tout ce que notre frère disait pour la convaincre.

— Toutes vos assemblées et vos évocations ne sont que des attrape-nigauds, disait-elle. — Madame, ce sont des fait que votre excellence peut vérifier très facilement. Permettez-moi d'évoquer l'Esprit de l'une de vos connaissances. — Ici, dans mon salon?!... Eh bien, soi,t j'ai la certitude de vous détourner d'une doctrine ridicule et dangereuse; j'y consens.

Elle prit une plume, s'assit à une table; son interlocuteur mit une feuille de papier devant elle.

— Quel Esprit son excellence veut-elle que j'évoqu ? — Il y a six mois, j'ai perdu un fils que j'adorais, évoquez-le.

Notre frère fit l'évocation, et la dame, malgré la résistance extraordinaire qu'elle opposait à la manifestation, sentit une force supérieure s'emparer de son bras. Quelques moments après, elle jeta les yeux sur le papier, et lut . « *Je suis présent.* » — La dame pâlit, un frisson parcourut son corps en reconnaissant l'écriture de son fils. Elle se leva précipitamment et dit : Retirez-vous, monsieur, je suis terrifiée; je crains de devenir folle. Très agitée, elle se retira dans ses appartements.

A ceux qui doutent et qui combattent ce qu'ils ne connaissent pas, nous disons : faites comme Mme X., expérimentez et vous trouverez des preuves inattendues. (*Le Reformador*, 1 juillet 1886, n° 87.)

3° Il y a peu de temps, un ecclésiastique distingué de notre ville, qui ne croyait pas aux phénomènes spirites, avait un ami d'enfance dont la conversation était toujours égayée de bons mots; auprès de lui, on ne pouvait être triste. Bien des années se passèrent sans qu'ils se fussent vus. Un jour, ce prêtre officiant, vit en se retournant vers les assistants, agenouillé derrière lui, et l'air contrit, celui dont il s'était trouvé séparé depuis si longtemps. L'office terminé, le prêtre courut pour embrasser son ami, mais il ne put le reconnaître parmi les personnes qui sortaient de l'église et dès ce moment il se sentit triste, il eut l'idée qu'un malheur lui était arrivé.

Le lendemain il vit arriver une dame, en grand deuil, pour lui demander un secours pour elle, et pour ses petits enfants dans la misère.

Le prêtre lui ayant demandé son nom, fut extraordinairement ému lorsque la dame lui dit : je suis la veuve de votre ami B, mort depuis 8 jours. C'était son ami d'enfance, le même qu'il avait vu la veille à l'église. Heureusement, trois jours auparavant il avait reçu cette demande

d'un fermier, de lui indiquer une veuve capable de prendre sur elle l'éducation de ses filles qui venaient de perdre leur mère.

Outre le fait d'une vision si prononcée, que le prêtre la confondit avec la présence réelle de son ami, ce qui attire ici notre attention, c'est que la veuve fut conduite vers celui qui pouvait l'aider à trouver une position. Ne dirait-on pas que tout avait été préparé, exprès pour elle, par la force active qui dirige les destinées du monde? (*Reformador* 1er juillet 1886, n° 87.)

4° Le *Jornal do commercio*, le meilleur organe de notre presse quotidienne, insérait dans son n° du 7 juillet dernier, la notice donnée par la *Folha da Victoria* d'un fait important arrivé dans la capitale de notre province de Espirito Santo, et dont nous donnons le résumé.

Dans la maison qu'habite M. Faria, homme respectable par son âge et sa position sociale dans la ville que nous venons de nommer, se sont produits dernièrement des faits qui ont impressionné les habitants. Aux heures avancées de la nuit, à plusieurs reprises, M. Faria, étant parfaitement éveillé, entendit qu'on l'appelait. Ne pouvant cependant savoir qui, il ne s'en préoccupait pas et s'endormait. Quelque temps après, des pierres de diverses grandeurs tombèrent du plafond sur le parquet de la maison, et tous ses efforts pour découvrir d'où elles venaient furent inutiles. Personne n'entendait le choc des pierres sur le toit, comme cela aurait eut lieu si on les avait lancées du dehors. Ces pierres tombèrent, tantôt froides, tantôt chaudes, et ne produisirent aucun dommage. Les voisins s'assemblèrent et chacun d'eux put apprécier le phénomène. Ce qu'il y eut de plus étrange, c'est que la montre du maître de la maison s'arrêta à 7 heures 25 minutes, l'heure ou se produisaient les phénomènes, sans avoir aucun dérangement intérieur; elle se remit en marche d'elle-même, le lendemain juste à la même heure.

On fit l'évocation de la force qui se manifestait, et l'esprit d'un homme qui était mort dans cette maison, répondit en demandant des prières, un bon souvenir. (*Reformador*, 1 août 1886, n° 89).

5° Il y a quelques années, dans notre ville, mourut la femme du Dr F.; elle laissait une petite fille au berceau. Deux ans plus tard, la petite fille en jouant, alla se cacher derrière une porte, voulant que son père la cherchât. Elle s'amusait beaucoup de l'incertitude simulée par son père lorsqu'elle poussa un grand cri, et tremblante de peur, vint se serrer contre son père en disant qu'une jeune fille était cachée là, qu'elle l'avait embrassée. On regarda derrière la porte partout, mais inutilement. On convint que c'était une hallucination. Plus tard le Dr F. ayant ouvert un album de portraits devant la petite fille, celle-ci pâlit beaucoup, lorsqu'on lui montra le portrait de sa mère, et désignant la porte, elle dit : c'est la jeune fille qui m'embrassait. C'était donc bien un fait de vision incontestable, l'esprit de l'enfant ne pouvant être

préoccupé d'histoires de revenants. Elle avait vu, et elle disait ce qu'elle avait vu et senti avec l'ingénuité de son âge.

Traduction de Mme A Tournier.

DEUX PHÉNOMÈNES SPIRITES

Par les deux fenêtres de ma chambre, je constatai, en *Novembre 1884*, à 2 heures 1/2 du matin : un ciel sans nuages parsemé d'étoiles sans nombre, aux couleurs variées, brillant dans la voûte azurée. Je m'étais mentalement entretenu avec mes biens aimés et chers désincarnés, lorsqu'il me vint subitement à la pensée ce qui suit : amis, dis-je étant bien éveillé, faites-moi voir les *Ténèbres*. Immédiatement, malgré ce ciel scintillant de sphères lumineuses, ma demande, si originale fût-elle, était à peine formulée, que mon appartement fut soudain plongé dans une nuit affreuse, dont il m'est impossible de dépeindre le noir et l'horreur !.. Effrayé, épouvanté, j'eus néanmoins le courage de bien le constater en regardant pendant quelques secondes. Après cette épreuve, j'allumai bien vite ma bougie. A ma grande satisfaction, le phénomène disparut et fut aussitôt remplacé par la lumière des étoiles qui brillaient encore de leur plus radieux éclat ! Ce n'était point une illusion, car j'étais évéillé et conscient. Il n'y avait point un miracle, mais un simple effet naturel sur ma vue, par l'action sur elle de forces que la science trouvera si elle veut les chercher avec persévérance.

En Juin 1885, deux jeunes époux de nos amis, qui avaient eu la douleur récente de perdre chacun leur père, voulant prendre quelques précautions d'avenir, me prièrent de leur rédiger un projet de testament. Je les engageai à bien s'entendre sur leurs intentions réciproques, de me les formuler par écrit, afin que je puisse méditer et les mettre au net. Quelques jours après, l'époux revint seul ; je lui demandai de me lire les conditions testamentaires acceptées, et, à peine était-il au milieu du document, que tous les meubles *assemblés*, faisant partie du mobilier de mon cabinet, bureau, casiers, chaises et rayons, se mirent à craquer avec violence pendant 3 à 4 secondes, mais sans déplacement. Mon lecteur fut étourdi, étrangement surpris, n'ayant jamais entendu parler des phénomènes spirites, aussi ne suis-je entré avec lui dans aucun détail ; je le rassurai, en lui disant que souvent, pendant que je travaillais, le mobilier de mon bureau craquait, mais que je ne pouvais lui en expliquer la cause.

Personnellement, je n'ai pu attribuer ce phénomène qu'à la présence près de nous, de l'Esprit des deux pères désincarnés, qui exprimaient par les moyens en leur pouvoir, la satisfaction qu'ils éprouvaient de voir leur enfants prendre de sages précautions pour l'avenir.

Fontaine-Française, Côte-d'Or, le 1er décembre 1886,

MAGNIEUX, LOUIS.

DUNGLAS HOME ET LA POLICE DU PAPE

Messieurs, Vous avez appelé l'attention des lecteurs de la *Revue* sur le célèbre médium Dunglas Home dernièrement décédé; je crois vous être agréable en vous donnant d'autres renseignements qui compléteront ceux que vous avez publiés le 15 septembre 1886, signés : « Maurice Français. »

A la fin de 1863, M. Home était à Rome pour devenir sculpteur, conseil que lui avait donné sa première femme après sa mort; il prit pour professeur M. Sax, sujet russe, qui plus tard habita Paris. La célébrité de M. Home à cette époque, sa présence à Rome, excitèrent la curiosité de ceux qui avaient entendu parler de spiritisme.

Connaissant M. Sax, ce dernier me permit d'aller le voir à son atelier et me présenta à M. Home. Je fus émerveillé de l'incroyable facilité de l'élève qui, de prime abord, reproduisait en terre glaise et parfaitement ressemblant au modèle, la tête du jeune Octave, qui fut l'empereur Auguste. M. Sax était étonné de ce résultat surprenant, l'ouvrage d'un élève de plusieurs années. Je dis à M. Home avoir lu son livre. « Révélations sur ma vie surnaturelle » écrit avec beaucoup d'ingénuité.

« Je n'ai pas tout dit, répliqua-t-il; il est des choses tellement étranges que personne n'eût pu les croire. Voyez ce médaillon que je porte toujours sur moi; d'un côté le portrait de ma femme bien portante, de l'autre sa figure lorsqu'elle était malade; entre les deux ce morceau de frange qui fut son dernier anneau. Ses doigts s'étant enflés par la maladie, elle m'avait prié de lui ôter ses bagues, mais quelque temps après elle eut besoin de sentir quelque chose qui lui serrât le doigt et je détachai de mon plaid ce fil de frange dont je l'entourai. Après sa mort je rendis à son corps tous les devoirs, et détachai cet anneau que je mis dans mon gousset. Je dus m'occuper de préparer mes malles, opération minutieuse, fatigante pour moi, et l'ayant terminée, je cherchai mon précieux anneau, que je ne puis trouver. Las et contrarié, de défaire et refaire mes malles qui contenaient beaucoup de linge, je me jetai sur mon lit; quelques instants après, j'entendis comme la voix de ma femme. « Cherche, disait-elle, tu le trouveras sous mon lit. » Je bondis, et effectivement, je le trouvai, ce dernier anneau, sous son lit. Ma femme était médium comme moi et j'ai souvent des entretiens avec elle. La première fois que j'ai entendu des voix, elles m'ont fait peur; maintenant j'y suis habitué, et c'est ma femme qui m'a donné le conseil de devenir sculpteur. »

Je passe sur d'autres détails qu'il ma donné, car nous étions assez fréquemment ensemble, et qui, plus ou moins circonstanciés, se trouvent dans son livre intitulé : « Révélations sur ma vie surnaturelle », œuvre qui paraît oubliée, soit qu'il n'y ait pas eu une deuxième édition, soit

que la première ait disparue. Toujours est-il que, à Rome, ce livre fut la cause de son expulsion; il y raconte, qu'ayant vu un enfant sourd et muet, il fut tellement peiné qu'il pressa sa tête affectueusement sur son cœur; dès ce moment l'enfant entendit. Sa mère en eut une joie inexprimable. Ce fait ressemblant à un miracle, et ayant paru incroyable, attira sur lui l'attention de la censure romaine, M. Home reçut l'ordre de se présenter à la police; comme il ne parlait pas l'Italien, il me pria de lui servir d'interprète et nous nous rendîmes à cet appel, le 3 janvier 1864. Voici ce qui se passa :

Introduits dans le cabinet du directeur, auquel je motivai mon intervention comme ami et interprète, il nous fit asseoir; M. Home en face de lui, moi à sa gauche; il lui dit avec courtoisie : Monsieur, je suis chargé de vous interroger.

M. Home. Et moi je suis prêt à vous répondre. *Directeur.* J'écrirai moi-même le procès-verbal.

M. Home lui demanda une feuille de papier en disant : Permettez-moi d'écrire aussi le mien.

D. Etes-vous bien M. Danglas Home? *R.* Oui, monsieur, voici mon passeport.

Le directeur lui fit une foule de questions ayant trait à sa naissance, sa parenté, son âge; il répondit à toutes ces formalités, avec précision.

D. Combien de fois êtes-vous venu à Rome? *R.* Trois fois y compris celle-ci.

D. A quelles époques y êtes-vous venu, et combien de temps y avez-vous demeuré? *R.* Deux mois en 1856, époque où j'embrassai la religion catholique; trois semaines en 1858, et j'y suis encore depuis le 16 novembre 1863.

D. Vous êtes sculpteur? *R.* Elève sculpteur.

D. Avez-vous publié des ouvrages et combien? *R.* Un seul.

D. Son titre? *R.* Révélations sur ma vie surnaturelle.

D. Publié à Paris, par Dentu? *R.* Comme vous le dites.

D. Vous dites, dans ce livre, que vous avez des extases et que vous êtes médium? *R.* Je l'ai écrit parce que c'est la vérité et je confirme tout mon livre.

D. Et vous parlez avec les esprits? *R.* Quelquefois, quand ils veulent bien se manifester.

D. Comment faites-vous pour les appeler? *R.* Je ne fais rien; ils se manifestent d'eux-mêmes.

D. Comment se manifestent-ils? *R.* De plusieurs manières, tantôt par des bruits, tantôt par des voix, tantôt visiblement; je vois des bras, des têtes, mêmes des corps; aussi et des mouvements d'objets de meubles, etc.

A ce moment, M. Home s'écria : tenez les voilà! et nous entendîmes un roulement de coups précipités sur le bureau du directeur, précisé-

ment à sa gauche, entre lui et moi. Le roulement continuant, le directeur parut étonné, se tourna vers moi en disant.

D. Qu'est-ce que c'est donc que ces bruits étranges? *R.* Ce sont les esprits. Je suis touché de cette marque de bienveillance de leur part.

Le directeur se baissa à droite, à gauche, pour regarder sous le bureau, cherchant le pourquoi et le comment. *R.* Oh! vous ne verrez rien, monsieur. Demandez-leur de frapper un nombre de coups?

D. Cela est inutile; continuons. C'est donc là ce que vous appelez un don particulier de la nature? *R.* Non, c'est un don qui vient de Dieu.

D. Vous avez dit aussi que votre mère était médium? *P.* Oui, et mon fils l'est aussi.

D. Combien de temps comptez-vous rester à Rome? *R.* Je compte me rendre à Paris, en avril prochain, pour m'y établir.

D. Où donc est votre fils? *R.* En Angleterre, près d'un ami, et avec sa bonne.

D. La bonne est-elle catholique? *R.* Non.

Le Gouverneur de Rome entra, à ce moment, pour parler au directeur; M. Home et moi, nous nous levâmes pour aller vers la fenêtre, et M. Home me dit: « En plein XIX^e^ siècle!! » puis, l'interrogatoire reprit.

D. Depuis que vous avez embrassé la foi catholique, vous occupez-vous de spiritisme, l'exercez-vous? *R.* Je n'ai exercé le spiritisme ni avant, ni après, je le répète, je n'exerce rien; je suis passif, car ces manifestations sont spontanées.

D. A quoi pensez-vous qu'elles puissent servir? *R.* A me procurer des consolations religieuses, à convertir aussi les incrédules aux vérités de la religion.

D. De quelle religion? *R.* Mais de la religion catholique. Tenez, voici un exemple : vous avez ici toute une famille dans laquelle il y a sept enfants et un pasteur; tous viennent de se faire catholiques, à cause du spiritisme; c'est la famille de M. Mani, via Condotti, n° 9.

D. Cela par votre intermédiaire? *R.* Non car ils sont eux-mêmes médiums.

D. Il est inutile de parler de cela dans mon procès-verbal. Vous dites, dans votre ouvrage, que les meubles remuent, que les chaises marchent; alors, pourquoi ce bureau-ci ne bougerait-il pas? (il souriait ironiquement.) Je l'interrompis en lui disant : » vous leur donneriez, une rude besogne, car ce bureau est grand et très chargé. *R.* Cela se produit quelquefois; ainsi, dans ma chambre, parfois, il y a des coups partout. Les meubles dansent sans que je sache pourquoi, et cela ne trouble point mon repos, les médecins ayant constaté que mon pouls n'en est nullement altéré.

A peine ces paroles furent-elles prononcées, que l'énorme bureau du directeur se prit à craquer, à se déplacer de sa main droite. Surprise de

nous trois, surtout de la part du directeur, et M. Home de s'écrier : voyez, il a bougé, eh bien, Monsieur que puis-je à cela ? Le directeur regarda à droite, à gauche, tout surpris, interloqué, il voulait douter du mouvement. Je riais de sa déconvenue.

D. Tout cela m'est égal, continuons; mais vous avez fait le récit de soi-disant miracles, monsieur, par exemple, c'est étrange? *R.* En effet, ce sont des miracles qui se sont produits si toutefois on peut les appeler ainsi, et quelquefois sans que je sache comment.

D. Vous avez aussi donné des séances en France et en Angleterre? *R.* Oui, dans des réunions d'amis, ou de personnes qui m'avaient été présentées; parfois, nous n'avons rien obtenu et d'autre fois des choses que j'ai racontées, et que tous les assistants ont vues.

Le directeur me dit en se tournant vers moi : « Il faut pourtant que je lui dise qu'il ait à quitter Rome. *R.* Veuillez je vous prie, nettement formuler votre communication, je la traduirai textuellement.

D. Je vais l'écrire, et il écrivit que M. Home eut à partir dans trois jours, pour quitter la ville et les états pontificaux.

M. Home comprit et répondit qu'il irait voir le consul anglais, qu'il réfléchirait, n'ayant rien fait qui puisse motiver cette mesure d'expulsion étrange, et il signa le procès-verbal, après la traduction que je lui en fis textuellement.

Il toucha la main que le directeur lui tendait, et partit demander avis au consul anglais.

Le directeur, resté seul avec moi, voulut bien me signaler quelques passages du livre de M. Home, lesquels auraient choqué la commission de l'index et le pape, entre autres celui qui a trait aux manifestations de sa mère, et surtout où Danglas Home affirme que le spiritisme est destiné à révolutionner la philosophie et la théologie. Je pense, ajouta le directeur, que l'auteur de cette œuvre n'a pas calculé la portée de ses expressions, sans quoi il ne les eut pas employées.

L'intervention du consul, M. Levern, celle de quelques personnages influents ne put rien changer à la détermination énoncée; M. Home dut partir le 10 janvier 1854.

Cette communication est véridique, car je l'ai sténographiée le même jour; je ne puis me nommer, et pour cause, car je suis votre abonné, et ma position m'ordonne de garder l'incognito.

Remarques de la rédaction : Ce qui nous semble étrange, c'est que, après cette conversation et cette expulsion, Daniel Dunglas Home n'ait pas senti la faute qu'il avait commise! dans les pays protestants ou russes il avait été libre d'être médium, d'écrire sur le spiritualisme moderne, sans être inquiété, en étant estimé de beaucoup; or cet *esprit petit*, logé dans le corps d'un *grand médium*, avait eu la faiblesse d'abandonner le protestantisme libéral pour accepter le titre de catholique romain, c'est-à-dire l'oppression de la conscience la plus caractéris-

tique ; or ses parrains l'ont chassé de Rome comme impur, lui qui ne travaillait que pour le bien de l'église romaine !

Depuis 1862, ce pauvre Dunglas Home n'a pas discontinué d'invectiver Allan Kardec et son école; avant de mourir, ce malheureux déséquilibré a édité un volume, dans lequel, il ressasse contre les réincarnationiste, toute son inutile colère de polémiste irrationnel et sans valeur. Nous avons lieu de croire que, avec l'âge, sa raison étant affaiblie, il n'écrivait plus que pour satisfaire une manie. Puis, comme le disent les anglo-américains, les médiums ne sont pas responsables.

Que Rome l'ait rejeté comme son vomissement, cela se conçoit, la ville Eternelle étant en cela dans son rôle séculaire; mais que Home soit resté catholique après cet outrage cela ne se comprend plus ; *il était irresponsable.* Malgré les insultes dont il a cherché à nous couvrir, les spirites ont assisté à son enterrement, attristés de ne voir personne autour du corps de cet homme qui a tant fait de bruit pour n'être point oublié; ils se souvenaient des services rendus à la cause, purement et simplement, oubliant le reste. Puisse-t-il dans une nouvelle existence progresser au gré de nos vœux.

LE SPIRITISME A BUENOS-AYRES

L'Indépendant, de Buenos-Ayres, donne l'article suivant: Dans *La Cronica* du 16, M. Peyret, au lieu de répondre à la savante conférence que M. Rafael Hernandez a donnée au théâtre de l'opéra, prétend qu'il n'a pas de temps à perdre pour entrer en polémique ; en même temps il en trouve pour maltraiter le spiritisme qui ne lui a rien fait du tout.

Il n'est pas facile de lutter contre un adversaire armé de toutes pièces, qui vous met au pied du mur, quand on n'a à son service que les arguments développés à la conférence du collège national, au lieu de recourir aux ouvrages d'Allan Kardec et à ceux paraissant tous les jours depuis vingt ans.

M. Peyret prétend que M. Hernandez est sorti de la question ; qu'il a parlé de spiritualisme au lieu de spiritisme. Il ignore, sans doute, que ce que nous appelons en France (et ailleurs) spiritisme est appelé en Angleterre spiritualisme. C'est la même chose : nous sommes plus courts dans le nom ; voilà tout.

Appelez-la comme vous voudrez cette philosophie qui vient prouver l'immortalité de l'âme en nous indiquant que la morale et la science sont les deux forces qu'elle doit acquérir pour s'élever.

Et cependant vous la traitez d'immorale! Cela seul prouve que vous ne la connaissez pas.

Immorale une philosophie qui doit régénérer le Monde! Car, enfin,

que veut-elle? Elle prêche l'amour, la charité. Elle veut que notre esprit ne soit pas dominé par la matière; que la fraternité existe de fait et que l'égoïsme disparaisse de la surface du globe.

Immorale! une philosophie qui veut que l'humanité s'instruise en lui expliquant la cause des souffrances de la vie présente et pourquoi un tel est intelligent quand tel autre ne l'est pas, nous montrant enfin pourquoi l'homme est honnête ou malhonnête! M. Peyret, avec vos seuls arguments, expliquez-nous cette différence entre deux êtres dont l'un a une intelligence supérieure quand l'autre n'en a pas? Puisque vous êtes spiritualiste vous croyez en Dieu ou tout au moins au panthéisme, et vous lui attribuez, sans doute, la justice, dans la création; où est-elle, la justice, dans cette différence extraordinaire entre deux êtres qui sont hommes aussi bien l'un que l'autre?

Réfléchissez et vous verrez que, seule, la vérité de nos incarnations successives peut l'expliquer. La grande loi du progrès fonctionne dans toute la création et en premier lieu dans l'homme, qui est le premier être intelligent de la création.

Parler aux morts, c'est être halluciné, dites-vous? Alors la science l'est avec nous ainsi que tous les hommes de génie ou de talent qui s'avisent ou se sont avisés de faire comme nous. Vous êtes-vous donné la peine de prendre connaissance des grands noms de la science, de la philosophie et de la littérature qui figurent à la tête du spiritisme? Ces hommes ont sacrifié des années pour se rendre compte des phénomènes que vous niez, avant de dire : « celà est. » Qu'affirmez-vous, vous qui n'avez rien vu?

Oui, je l'affirme, la raison est la force de la philosophie spirite, ce qui n'autorise personne à nous traiter de crédules. Tous ceux qui croient fermement ont étudié, sans crainte de perdre leur temps; ils ont vu les phénomènes, base de cette philosophie morale, juste et savante; dans la colonie française, nous avons des compatriotes, qui affirment, sans être spirites, avoir vu et même provoqué des phénomènes extraordinaires sans pouvoir les expliquer. Tranquillisez vous, la science les expliquera à son heure, et la science spirite commence à peine; la graine étant semée, l'arbre doit grandir et nous couvrir tous sous son ombrage touffu. Ni vous ni bien d'autres ne l'empêcheront de pousser.

Dans les temps anciens le spiritisme existait; l'humanité d'alors, peu intelligente, créa le mot surnaturel qui n'est qu'un non-sens. Rien n'est surnaturel, tout étant régi par des lois connues ou à découvrir. Aujourd'hui, aidé par la science qui voulait enterrer l'humanité dans le matérialisme, il va s'adresser à l'intelligence humaine, son progrès lui permettant de le comprendre. Le spiritisme c'est la raison pure. C'est aussi la morale et la science réunies. L'homme immoral, ou seulement trop attaché aux choses matérielles, le rejette, quand bien même son intelligence est développée, parce que ses passions l'obscurcissent, et

cette nécessité de diriger son esprit autre part qu'ici-bas, dérange ses plans et toutes ses aspirations.

Que parlez-vous de sorciers et de sortilèges! nous vous disons de consulter votre raison et d'étudier pour comprendre. Pourquoi parler d'une chose que l'on ne connaît pas, faute d'études? Puisque vous dites que l'on peut admettre la thèse de l'immortalité de l'âme; — et là, permettez-moi de vous le dire vous me paraissez ménager la chèvre et le chou, — pourquoi nous engager à rejetter la consolante philosophie qui prouve réellement ce que vous permettez d'admettre. Où vont-elles se mettre vos âmes, puisque vous êtes spiritualiste, et qu'en faites-vous? Donnez une solution, si vous le pouvez avec votre philosophie?

Ce qu'il y a de grave, c'est qu'étant chargé d'un cours libre et public, vous dites, sans l'étudier à fond, que le spiritisme est la mystification de ce siècle! De quel droit le traitez-vous ainsi quand de grands savants le défendent après des études de 4 ou 5 ans, avec preuves sur preuves, sans jamais être rassasiés? Ils disent, aujourd'hui, que le spiritisme est la pierre philosophale de toutes les philosophies, qu'il est leur couronnement.

Fiat lux in tenebris, dites-vous, à propos des esprits qui se communiquent. Lisez Allan Kardec ou n'importe quel livre de communications et vous comprendrez, comme nous. M. Hernandez vous l'a dit, et là, encore, vous prouvez que vous n'avez pas de temps à perdre.

Non, par votre article vous n'enlevez pas un mot de la grande Conférence de l'Opéra; elle reste debout, tout entière; vous avez engagé la lutte et vous voici sans munitions laissant votre adversaire dormir sur le champ de bataille. Telle est la vérité, dite sans animosité comme sans rancune; je vous estime beeucoup mais je défends ma croyance et celle de mes collègues, regrettant sincèrement que vous ayez fui la lumière dont vous deviez être si vivement éclairé. P. Rastouil.

LES THÉOSOPHES A PONDICHÉRY

Mes chers confrères, Mille remerciements, pour avoir bien voulu accepter l'échange de votre *Revue*, avec la *Revue l'Epoque*.

Vous vous êtes occupé, dans la *Revue*, de Mme Blavatsky et du colonel Olcott? J'ai vu que leur prétentions étaient loin de la raison de doctrines, et peu en rapport avec le sens commun. Voulez-vous savoir comment les Hindous de l'Inde, eux-mêmes, apprécient cette Russe et cet Anglais? Je vous envoie le numéro du *23 septembre 1883* du journal *Le Progrès* de Pondichéry, où il est parlé de cette dame et de ce monsieur, en termes peu flatteurs.

Rédacteur moi-même de ce journal, depuis 1882, je puis vous assurer qu'il est sérieux. Je suis *le seul* collaborateur *européen*. Directeur,

rédacteurs et imprimeurs, sont *tous* Indiens, et Indiens d'une instruction complète, j'ai pu m'en convaincre *personnellement*, en 1884, lors de mon voyage à Pondichéry. S'il vous fallait d'autres renseignements à ce sujet, je pourrais vous les fournir.

Bref, voilà ce que des Hindous sérieux, et *spiritualistes*, pensent de la *théosophie* copiée sur le Brahmanisme et le Bouddhisme.

Tarbes, Hautes-Pyrénés. VICTOR PUJO

INFORMATIONS. — « Il paraît que depuis quatre jours », deux étrangers, une Russe et un Américain ont organisé des réunions privées dans le but de faire du prosélytisme en faveur de la religion brahmanique.

« On nous dit qu'un comité composé de Tandoi-Sandirapoullé, Channemougavélayoudamodely, Sella-Rattinapoullé, Calvé-Sadassivachetty, Prouchottouma-Rattinapoullé, Souprayapoullé et Cou-Latchoumanassamychetty patronnent ces deux amateurs de prêche. Rien de plus naturel, puisqu'il s'agit d'exulter la religion de Brahma à laquelle appartiennent les membres du susdit Comité.

« Mais ce que nous trouvons d'extraordinaire, c'est que certaines personnes se soient émues de la présence, à Pondichéry, des aimables farceurs dont il s'agit. Nous ne pouvons leur donner d'autres noms.

« Il est pour les charlatans différentes manières d'agir; si les uns avalent des sabres et de l'étoupe enflammée, etc., pourquoi les autres ne jongleraient-ils pas, avec la vieille mythologie indienne, qu'ils comprennent de la même façon que les montreurs de bêtes féroces et de veaux à deux têtes dans les foires, connaissent l'histoire naturelle?

« Il faut bien que tout le monde vive.

« Laissons donc les simples aller chercher, musique en tête, ces étrangers et faciliter leurs innocents exercices. »

Nota : Nous convenons que cette manière de juger les gens est locale. Nous tenons tout spécialement à savoir l'opinion des Indous sur la théosophie; puisse-t-on nous satisfaire.

PORTRAITS PAR UN MÉDIUM DESSINATEUR

Chers Messieurs en F. E. S., J'ai eu la visite de M. Hugo d'Alési, il y a un mois environ, pour me demander quelques renseignements. Je viens vous remercier de m'avoir fait faire sa connaissance, car M. d'Alési a bien voulu mettre à ma disposition sa médiumnité. Témoin de deux faits tout à fait probants, je suis très heureux de vous les faire connaître.

Le 4 octobre dernier était l'anniversaire de la fête d'un oncle décédé, il y a dix ans environ; celui-ci ayant été bon pour ses neveux, je ne manque jamais d'adresser à Dieu une prière à son intention. M. d'Alési se présenta chez moi, trois jours après; nous parlâmes

spiritisme et je lui demandai de faire un dessin quelconque. M. d'Alési prit aussitôt un crayon, et dessina mécaniquement le portrait de mon oncle, d'une ressemblance parfaite. J'en fus très surpris, car je n'avais nullement pensé à lui. C'est, assurément, une preuve certaine que mon oncle se manifestant sous cette forme, avait voulu me faire voir qu'il pensait aussi à moi.

Ayant prié M. d'Alési de revenir chez moi, quatre ou cinq jours après, il dessine encore, mécaniquement, un portrait de femme. Ce dernier représentait la mère de ma femme, décédée il y a douze ans; son ensemble est assez ressemblant. Dans l'intérêt de la vérité, je dois vous faire remarquer que ma famille n'est pas spirite, est hostile à notre doctrine; par conséquent, M. d'Alési se trouvait *cette fois*, dans un milieu dont les fluides lui étaient *tout à fait contraires !*

Le portrait de ma belle-mère avait été demandé mentalement.

Ces deux faits pourront faire sourire nos esprits forts, c'est leur droit; plaignons-les car ils se privent d'une bien douce consolation.

Si vous croyez utile de publier cette lettre, vous pouvez le faire.

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'assurance de mes meilleurs sentiments. Rouen, 7 novembre 1886, E. MAURIZE

AFFIRMATION

(FRAGMENTS)

Les Esprits ne sont plus une chose incertaine,
Effets de songes vains que l'on conçoit à peine,
Ils ont leur raison d'être et leur suprême loi;
Chacun, selon son gré, peut en faire l'étude,
Et par son examen changer en certitude
Les vestiges croûlants d'une mourante foi.

Mais la foi ne meurt pas, la raison éternelle
Lui donne un sûr appui qui la rend immortelle,
Et la met à l'abri des fantoches railleurs;
Car, quels sont ces hardis qui traitent de fantômes
Les Esprits du Seigneur ? Ce sont de faibles hommes
Qui glissent sur la terre et vont tomber ailleurs.

Ils tombent ! et pourtant l'orgueil qui les domine
Les pousse à mépriser la puissance divine;
C'est l'ombre qui prétend étouffer la clarté,
C'est la nuit combattant le jour qui nous éclaire,
La nuit sombre voulant éteindre la lumière,
Le mensonge lutrant contre la vérité !

Fantômes que cela ! lutte stérile et vaine !
Ils n'effaceront pas les lois de l'âme humaine,
Ces lois que burina la main du Créateur,
Non sur la dure pierre apportée à Moïse,
Mais dans le cœur humain, cette terre promise,
D'où jaillit toute joie et toute âpre douleur !

Deux pôles opposés : la douleur et la joie !
Deux sentiments profonds que tour à tour envoie

La justice divine au travailleur humain.
La joie est du devoir la vaine récompense ;
La douleur est l'effet d'une juste sentence,
La peine du passé, l'espoir du lendemain.

Demain ! voilà de tous l'espérance assurée,
Pour chacun la justice est ainsi mesurée,
Point de caprice vain, les œuvres font la loi ;
Si l'être qui ressent ou bonheur ou souffrance
En cherche l'origine, il peut en assurance
Se dire fermement : « L'origine est en moi. »

Médium : E. CORDURIÉ.

CORRESPONDANCE : *Messieurs :* A la remarquable conférence faite samedi, 4. par M. Ponsot, à la Société spirite de la rue St-Denis, le conférencier a traité, la question divine en SAVANT. M. Metzger lui a opposé ses raisons, en déclarant que la matière et la science ne sont que des *hypothèses*. J'ai cru devoir intervenir au débat pour apporter à M. Ponsot le faible appui de mes rimes de POÈTE, et vous les offre telles quelles, selon le désir de plusieurs personnes, en vous autorisant à les publier avec ma lettre ; j'en assume seul la responsabilité, et n'entend en aucune façon engager la responsabilité de toute société spirite, ou autres, dont j'ai l'honneur de faire partie.

Votre bien dévoué L. VIGNON

L'athéisme immortaliste

Que ce soit de son cœur un noble sentiment
Ou bien de son cerveau le froid raisonnement,
Que ce soit ou croyance, ou doctrine ou système
L'homme a besoin d'admettre une cause suprême ;
Cherchant parmi les Dieux inventés à foison
Celui qui satisfait son cœur et sa raison,
Il ne pourra, je crois, se passer qu'avec peine
Du Dieu si nécessaire à la bêtise humaine !

Entre être et n'être pas il n'est pas de milieu,
L'univers éternel n'a que faire d'un Dieu.
Si du Dieu suranné nous effaçons la trace
Il faut que nous mettions quelque chose à sa place :
Le Dieu de la science ou mieux de la Raison
N'est certes pas celui de la Religion,
Car l'homme se sent libre et, partant, responsable
Il se sait conscient, innocent ou coupable :
N'ayant pas à chercher ses causes dans autrui
Il ne doit pas avoir d'autre maître que lui ;
En voyant les effets d'une éternelle cause,
Raison et mouvement vivant en toute chose
A quoi bon remonter vers un divin auteur
Et l'homme n'est-il pas lui-même Créateur ?
Depuis que sa raison a rompu ses lisières
L'homme n'a plus besoin de Dieu ni de prières.
Et son âme affranchie, arbitre de son sort
Sait vaincre la douleur et dominer la mort.
Oui l'âme est forte, et quoi de plus fort pour atteindre
Cette flamme que rien ne peut jamais éteindre.

Quand la foi disparaît n'étant plus de saison
Qui peut la remplacer si ce n'est la raison ?
Si la raison n'est pas la meilleure des causes
Qui donc pourrait régir les êtres et les choses ?
Un Créateur, alors un Dieu du bon plaisir
Qui, faisant commencer, pourrait faire finir,
Car il faut que ce qui sort du néant y rentre,
Du vide universel Dieu serait le grand centre,
Il serait le pivot de ses mondes divers
Et l'immense néant serait son univers !
S'il en était ainsi, vive le nihilisme,
A bas toute justice, à bas l'immortalisme !

L'homme du présent dit ; « à quoi bon l'avenir,
Pour moi tout s'accomplit entre naître et mourir. »
Ah ! Si quand vous naissez vous ne veniez renaître
Où seraient la raison, la justice de l'Être ?

La raison dit à l'homme, ignorant ou savant
Que tout ce qui prend vie est après comme avant,
Que toutes les morts sont, dans leurs métamorphoses
Des transformations des êtres et des choses !
Pour marcher et grandir donnons-nous tous la main :
L'ignorant d'aujourd'hui sera savant demain ;
Quelque grande que soit l'œuvre qu'il a rêvée
Toujours l'homme en mourant la laisse inachevée ;
Pourquoi donc dans son cœur entre-t-il tant d'amour
S'il n'est pas immortel et s'il ne vit qu'un jour ?
« Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse »
Telle est la vérité qui tous nous intéresse,
Et la raison veut que, dans l'immortalité,
Nous puissions acquérir savoir et vérité :
La vie est infinie, elle est universelle
Et quel néant pourrait trouver sa place en elle ?
Celui qui se complaît dans son propre malheur
Sans avoir d'objectif en un état meilleur,
Marchant indifférent sans lueur d'espérance
Ajoute chaque jour, hélas, à sa souffrance !

Homme marche au progrès, c'est là qu'est le secret ;
Elève ton savoir, c'est ton propre intérêt :
Si tu ressens en toi l'amour de la justice
De tes vieux préjugés fais l'entier sacrifice
Et cherche la science et la moralité,
Ce sont les seuls moyens de ta félicité !

L. VIGNON

Nota : Les opinions de M. Vignon lui sont personnelles : elles notent un état spécial de certains esprits Nous insérons cette poésie pour exposer une théorie qui a besoin d'être élucidée et méditée, pour demander aussi l'exposé des théories contraires, les spirites devant être mis au courant des opinions qui se produisent.

COMMUNICATION : Nous lisons dans le *De Rots* d'Ostende, dont la publication vient d'être malheureusement interrompue par la mort de son directeur, M. Dossaer, la communication suivante :

Un de nos bons mediums a reçu, il y a peu de jours, une communication émanant d'un Esprit malheureux, désincarné par un suicide. —

Nul ne connaissait cet Esprit que nos guides nous ont dit se nommer *Vranken* et venu près de nous pour obtenir quelques consolations. Voici la communication reçue :

Mourir n'est rien, revivre c'est tout! — La vie est parfois si amère, si dure que l'on se laisse aller à chercher un repos éternel dans le « Néant. » — Malheureux! qu'ai-je fait!... Le Néant n'existe pas!... — La vie que je fuyais, je viens d'y entrer..... Les clartés éternelles éblouissent mes regards incertains... Le remords me brûle... — Je vois la vanité de mes rêves... J'ai la conscience de ma lâcheté. — Je souffre, je cherche le repos et je ne trouve que tourments. Tourments affreux et réels, que vous êtes donc plus terribles que ce qu'il me plaisait de qualifier de ce nom sur terre! — Malheureux, je le suis maintenant; je ne l'étais pas avant. Ma faute est immense et le travail pour me relever me paraît si ardu que je n'ose l'envisager. — Ayez pitié de moi, aidez-moi! Je n'ai de recours qu'en vous : Dieu vous aime; vous êtes justes à ses yeux et votre prière sera entendue, tandis que la mienne ne peut parvenir à lui..... O faites que je sois soulagé. — Je ne puis continuer, mes idées s'obscurcissent..... Ayez pitié de moi.

Note : Mon ami, vous avez commis une grande faute ; vous avez déserté le champ de bataille ; vous vous êtes soustrait aux épreuves que vous aviez choisies vous-même, pour expier et réparer des fautes commises dans des existences antérieures. C'est à recommencer. Prenez courage ayez confiance dans la miséricorde infinie de Dieu notre bon Père. Demandez-lui la force d'accomplir votre tâche avec reconnaissance et le bonheur sera votre lot comme il est déjà celui des bons Esprits qui vous entouren. Ostende, mai 1886.

Pour le suicide et ses conséquences, lire le *Ciel et l'Enfer* d'Allan Kardec.

LE SPIRITISME DANS LA LITTÉRATURE

Possession, par *Charles Epheyre*

Voici un roman qui vient de paraître tout récemment, et qui prouve encore une fois, et d'une façon toute spéciale, combien les questions spirites sont à l'ordre du jour.

Mais, avant d'en présenter un compte-rendu aussi succinct que possible, il y a peut-être quelque intérêt à dire comment j'ai été conduit à le distinguer, à l'étalage d'un libraire, entre tous les romans nouveaux. Ce n'est point le titre qui m'a décidé à le lire, car ce titre peut se prendre dans bien des sens différents. C'est, avant tout, le nom de l'auteur (un pseudonyme) qui m'a intrigué, en évoquant un souvenir lointain. Je me rappelai en effet qu'en 1875 parut un volume de poésies signé P.-C. Epheyre ; or, à cette époque, j'eus occasion d'apprendre

que ce volume était dû à la collaboration de deux jeunes gens, appartenant par leur famille et par leurs propres travaux au monde scientifique, et qui avaient choisi ce pseudonyme commun, sans doute pour dégager le positivisme de la science des audaces de la poésie. Ce que j'eus également occasion de savoir (si mes souvenirs ne me trompent) c'est que le nom d'Epheyre n'était que l'assemblage de deux initiales (F.-R.), c'est à dire que le volume de P.-C. Epheyre était dû à la collaboration de P.-F. et de C.-R. C'est pourquoi le roman *Possession*, qui vient de paraître, étant signé Charles Epheyre, je fus porté à conclure qu'il était dû à la plume de l'un des deux collaborateurs d'autrefois et que, vraisemblablement, il avait pour auteur M. C.-R., lequel pourrait bien être un de nos jeunes physiologistes les plus en vue. (J'ajouterai que le nom de ce physiologiste se retrouve dans le catalogue de M. Paul Ollendorff, l'éditeur de *Possession*.) Dès lors, je me dis que le titre de ce roman devait annoncer des faits d'hypnotisme, de magnétisme, et peut-être de spiritisme. C'est ce que la lecture vérifia pleinement.

Marie-Anne Ivanovna, femme d'Ivan Pétrovitch, est délaissée dans le château de Prastia par son mari qui, sous prétexte d'affaires urgentes, va mener une vie de grossiers plaisirs à Saint-Pétersbourg. Dans son abandon, elle pense à sa cousine Sacha Lydiovna, son amie d'enfance ; mais elle pense aussi à Stéphane Fédorovitch, un ami fidèle et dévoué, et c'est à lui qu'elle fait d'abord appel. Stéphane est un hardi cavalier aux yeux bruns, officier au 2e régiment de Cosaques ; c'est un vrai soldat, mâle et loyal. Marie-Anne, elle, est blonde, grande et frêle ; ses grands yeux, d'un bleu pâle, ont un éclat extraordinaire, ils portent en eux quelque chose de tendre et d'audacieux. Stéphane et Marie-Anne se sont compris tout de suite ; une intimité douce et confiante s'est établie entre eux. Mais peu à peu l'amitié en arrive à ressembler beaucoup à de l'amour, et chez Stéphane l'amour, violemment, éclate en passion. Marie-Anne semble n'avoir plus la force de résister ; et, en se reportant au titre du volume, on se demande si l'on ne va pas en avoir la clé. Eh bien non ; c'était une fausse piste. Mais, pour se garder contre elle-même, Marie-Anne fait venir Sacha. Or, voilà que Sacha, qui ressemble beaucoup à Marie-Anne, avec cette différence qu'elle est vive, gaie et pétulante, produit peu à peu impression sur Stéphane ; ils font ensemble de nombreuses promenades à cheval, tandis que Marie-Anne, qui n'a aucun goût pour cet exercice, reste au château. Insensiblement, la pensée de Sacha prend la place de celle de Marie-Anne dans les rêves de Stéphane. Sur ces entrefaites survient Ivan ; il a perdu au jeu, il faut vendre le château de Prastia ; mais dans son désastre il ne lui convient pas de s'exiler seul ; il a, dit-il, besoin d'une compagne, et brutalement il enjoint à sa femme de le suivre ; celle-ci résiste d'abord ; enfin elle cède, le désespoir au cœur, après une scène où Sacha a laissé échapper quelques paroles qui révèlent les sen-

timents mutuels de Sacha et de Stéphane. De son côté, Marie-Anne dans une pensée de revanche et de vengeance, confie son propre secret à Sacha, avec la garde de son amour : « Quoi qu'il dise et quoi qu'il fasse, dis à Stéphane que mon âme sera toujours avec lui. »

On n'entend plus parler de Marie-Anne; le temps passe, l'amour de Stéphane et de Sacha grandit toujours, et, après une période pleine de luttes de conscience, Sacha consent à épouser Stéphane. A la suite d'une grave chûte de cheval, qui l'a retenu longtemps au lit, le jeune officier a obtenu un congé de convalescence, et, une fois le mariage célébré, ils sont partis pour l'Italie. Les voici à Lorinzona, près du lac de Côme, dans une charmante villa, accoudés à la balustrade du perron, admirant les dernières lueurs du soleil qui vient de disparaître. Bientôt, dans l'ombre du crépuscule, une barque approche de la rive avec rapidité. Tout à coup Sacha repousse Stéphane. — « Il y a une femme dans cette barque, » dit-elle d'une voix sourde. — « Mais non, réplique Stéphane en riant, il n'y a que Matteo qui rame de toutes ses forces et qui sera ici dans deux minutes. »... La barque vient d'accoster au bas du perron, lorsque Sacha se jette dans les bras de son mari en s'écriant : « Stéphane, protège-moi! C'est Elle, Elle vient, Elle monte l'escalier. Comme Elle me regarde! Elle me prend la main, Elle t'écarte de moi. Ah! Marie-Anne, pardon, pardon!... Oh! Stéphane! cela est horrible! Marie-Anne est morte! Elle est morte, te dis-je!... Mais pour nous elle revit... Nous sommes perdus, Stéphane, car Marie-Anne vient de mourir, et elle est morte sans me pardonner. »

Le lendemain, Stéphane reçoit un télégramme contenant ces simples mots : « Marie-Anne morte hier soir. » — « C'est vrai!... alors, c'est vrai! » se dit-il, et il se garde bien de montrer la dépêche à Sacha.

Pour dissiper ces impressions, ils quittent les bords du lac de Côme. Les voici à Venise. Un soir une petite discussion s'éleva. Tous deux remontèrent dans leur chambre, silencieux, mécontents. A peine furent-ils entrés que Stéphane entendit Sacha pousser un profond soupir. Il la regarda et fut frappé de l'altération de ses traits.— « Pardon, Sacha,... » dit-il. Elle se leva brusquement; et, avec hauteur: « Que parlez-vous de Sacha? Etes-vous fou, Stéphane Fédorovitch? » Un frisson secoua le corps de Stéphane... Ce n'était plus la voix de Sacha. — « Je t'en prie, Sacha, aie pitié de moi! » — « Ah! dit-elle avec un sentiment de profond mépris, toujours cette Sacha!... Eh bien! Stéphane! je vais tout te dire : Il n'y a plus de Sacha ici. Il n'y a plus ici que moi, Marie-Anne Ivanovna... L'âme de Sacha s'est engourdie, et c'est moi qui l'ai plongée dans ce profond sommeil pour profiter de son corps et de sa voix... »

Le lendemain, le surlendemain, le même phénomène se reproduit; et l'auteur nous peint encore, par deux fois, la médiumnité d'incarnation, comme nous disons entre spirites.

Dès lors, Marie-Anne, prenant possession des organes de Sacha, s'entretint tous les soirs avec Stéphane, qu'elle enveloppait de plus en plus de sa passion jalouse, implacable à l'égard de Sacha. Avec sa nature entière de femme Slave, elle ne pardonnait pas à celle-ci de s'être prêtée à l'infidélité de Stéphane. Et le ressentiment profond conçu par l'incarnée survivait à sa désincarnation; ce qui est parfaitement conforme à de nombreuses observations spirites. Il ne faut pas chercher dans ce roman la haute moralité d'un spiritisme embrassant la série des existences successives. L'auteur nous montre seulement un petit coin de la vie d'outre-tombe, et il l'a peint en réaliste, sans reculer devant un dénouement qui paraîtra sans doute trop pessimiste, mais qui, il faut bien le dire, sera dans l'ordre des événements possibles tant que sur la terre même on verra la passion d'amour aboutir à des drames sanglants.

Voici, en résumé, la scène du dénouement... Dans le silence et l'obscurité de la chambre il voyait devant lui une forme blanche et charmante. — « Marie-Anne! » — « Oui, dit-elle alors, c'est moi, c'est bien moi, aujourd'hui. Aujourd'hui, c'est moi; et moi seule!... Tu es à moi, à moi seul, je te veux tout entier. Tiens! connais-tu cette arme? » Et Stéphane sentit qu'elle lui mettait dans la main un objet qu'il reconnut aussitôt... Comment ce revolver, qu'il avait jadis donné à Marie-Anne, se trouvait-il maintenant à Venise?... — « Je connais cette arme, » fit-il en balbutiant. — « Eh bien! Sacha est là, dit Marie-Anne en montrant du doigt les rideaux du lit. L'arme est chargée, tire! » Stéphane tire, éperdu. Un grand cri! puis... rien. Tout a disparu. Mais, dégagé de l'étreinte des bras qui l'entouraient, Stéphane constate avec horreur qu'il vient de tuer Sacha. Alors, appuyant le canon du revolver sur sa poitrine, face au cœur, il se tue lui-même, croyant rejoindre Marie-Anne.

Ce que le romancier ne dit pas, ce qu'il ne sait peut-être pas, c'est que tout crime (comme tout acte) se photographie quelque part d'une manière indélébile, jusqu'à ce qu'il soit effacé par la réparation, c'est que le crime de Marie-Anne et de Stéphane se dressera entre eux deux tant que Sacha leur en jettera l'image dans les yeux et dans le cœur pour troubler et rendre impossible leur félicité.

Mais, quoiqu'il en soit, le roman de M. Charles Epheyre est des plus intéressants, et il semble prouver que l'auteur, — s'il n'a pas recherché les déductions morales du spiritisme, s'il n'a pas étudié bien profondément le monde posthume et l'évolution des êtres par les existences successives, — est du moins familier avec les faits les plus accessibles du spiritisme. Il nous suffira de rappeler que dans ce roman une désincarnée se manifeste d'abord par un phénomène de vision, vérifié le lendemain par un télégramme; qu'elle se manifeste ensuite, d'une manière répétée et suivie, par le phénomène d'incarnation ou médiumnité possessive; qu'elle se manifeste enfin, pour la dernière fois, par

un phénomène d'apparition tangible, offrant tous les caractères d'un organisme terrien, phénomène dit de matérialisation, où elle est tout à fait distincte de son médium, puisqu'elle pousse Stéphane à tirer sur ce médium. Evidemment, l'auteur a lu le récit de cette séance où M. William Crookes put voir simultanément Katie King et Miss Cook. Ajoutons à cela l'apport du revolver ; ajoutons, en outre, certains faits de double vue que j'ai oublié de relever dans la première partie du roman ; et l'on pourra conclure sans trop de témérité que les phénomènes du magnétisme et du spiritisme n'ont guère de secrets pour M. Charles Epheyre. Toutes ces pages portent l'empreinte d'une observation véritable ; on sent que l'on n'a point affaire à un fantaisiste dessinant de chic, mais à un expérimentateur, doublé d'un littérateur, qui peint avec sincérité en se reportant à ce qu'il a vu et étudié. Je parle relativement aux faits magnétiques et spirites. Quant au cadre du roman, j'ignore si M. Charles Epheyre a vécu en Russie ; mais je constate dans le choix de ce pays, dans la préoccupation du problème d'outre-tombe, dans la tournure d'esprit du romancier, et jusque dans l'impression troublante du dénouement, certaines analogies avec une nouvelle de l'écrivain russe Tourguéneff : *Après la mort*, parue en 1883 dans la *Nouvelle Revue* (et qui se retrouve, — sous le titre de *Clara Militch* dans le volume *Œuvres dernières*, publié chez Hetzel en 1885) ; et il n'est pas absurde de supposer, au point de vue spirite, que la suggestion de l'Esprit Tourguéneff (aujourd'hui désincarné) puisse être pour quelque chose dans l'élaboration d'un roman qui fait penser à lui. Mais ceci est secondaire. D'ailleurs, s'il est vrai que le monde des Esprits nous enveloppe de toutes parts, il n'y a certainement pas un seul être intuitif, et par conséquent pas un seul littérateur, qui n'en reçoive inconsciemment, d'un côté ou de l'autre, suivant ses affinités, quelques suggestions anonymes.

On me pardonnera la longueur de ce compte-rendu. J'estime que l'ouvrage en valait la peine ; car, sous les dehors de la fiction, il donne une idée exacte de quelques uns des phénomènes spirites les plus saillants ; et, de plus, j'ai tout lieu de croire qu'il a été écrit par un homme de science d'autant plus hardi sur le terrain de la littérature qu'il est plus réservé et prudent sur le terrain scientifique. Par un singulier rapprochement, voici qu'au moment de terminer cet article, il me tombe sous les yeux un passage du livre si remarquable du Dr Gibier, *Le Spiritisme*, passage relatif à un jeune savant dont le nom commence également par un R. — « ... Il nous semble que M. R. en sait plus long qu'il ne veut le laisser paraître... En mettant la question en évidence, il prépare les réceptacles cérébraux de ses contemporains ; les aliments légers qu'il nous présente en ce moment faciliteront l'assimilation des choses dures que nous allons avoir à digérer bientôt. Il est bon de ne pas tout dire d'un coup, et comme

brutalement. » Seulement, ce que l'on ne dit pas en homme de science, on le dit quelquefois en homme de lettres, parce que cela tire moins à conséquence, et c'est encore une préparation. Si le pseudonyme de Charles Epheyre cache réellement un homme de science, cet homme de science en sait évidemment plus long qu'il ne veut le laisser paraître dans ses écrits scientifiques, et l'on peut se demander peut-être s'il n'offrirait pas quelque ressemblance avec l'éminent physiologiste dont parle le Dr Gibier.

J. CAMILLE CHAIGNEAU.

Pains et Biscuits hygiéniques reconstituants

Médaillés par un Jury supérieur d'hygiène ; approuvés par l'universalité des médecins, et préparés d'après les travaux du docteur FLASSCHŒN, de la Faculté de médecine de Paris, 30, avenue de l'Opéra, à Paris.

La *Revue Spirite* recommande ces Pains et ces Biscuits, non pour faire une réclame à notre ami le docteur FLASSCHŒN, mais pour le bien que cette alimentation peut accomplir ; or, le docteur est un ancien spirite, éclairé, instruit, humanitaire, charitable, et le mode d'emploi de son pain hygiénique est facile et peu coûteux : une livre de pain par jour, ou deux biscuits ; les personnes mangeant peu de pain, et les enfants ajouteront à leur ration habituelle, un ou deux biscuits.

Ces préparations, contenant à l'état assimilable les principes alimentaires minéraux indispensables à la reconstitution du sang, sont essentiellement réparatrices et fortifiantes, et préviennent ou guérissent les maladies si fréquentes qui sont les conséquences d'une nutrition défectueuse, à savoir : L'*anémie*, la *chlorose*, le *scorbut*, le *nervosisme*, le *lymphatisme*, les *scrofules*, le *rachitisme*, la *phthisie*, etc.

« Pour prévenir la phthisie, il faut prévenir et combattre la misère physiologique. »
Professeur BOUCHARDAT.

Voici quelques appréciations de la presse scientifique et politique :

Journal de Thérapeutique, du professeur Gubler, n° 22, page 863, 25 novembre 1883 :

« Le travail du docteur Flasschœn est fort intéressant, tant au point de vue de « l'hygiène, qu'à celui de la thérapeutique.

« Dans une rapide étude physiologique, l'auteur fait ressortir le rôle des principes « minéraux dans l'alimentation et partant dans la nutrition. Or, il est incontestable que « dans les grandes villes, où les dépenses physiologiques sont considérables, on ne « s'est pas occupé jusqu'ici à les combler suffisamment par l'introduction régulière, à « l'aide de l'alimentation, des principes tels que le Phosphate de chaux, le Fer et le « Manganèse, indispensables au bon fonctionnement de l'organisme. Ces aliments « minéraux répandus dans les produits naturels (lait, froment, légumes, etc.), sont « insuffisants dans le lait provenant de vaches étiques soumises à la stabulation dans « les villes ; dans le pain du froment auquel on a enlevé, pour le rendre plus blanc, la « partie corticale contenant du gluten et du phosphate de chaux ; et même dans les « légumes que les maraîchers suburbains font pousser trop hâtivement, au détriment « de leurs qualités nutritives.

« L'auteur a cherché à réunir les trois principes en question et à les rendre facile- « ment assimilables. Ce résultat obtenu, il fallait trouver le moyen de les introduire « dans l'organisme d'une manière facile et continuelle.

« Monsieur le docteur Flasschœn a eu l'*heureuse idée* de les incorporer au pain, « c'est-à-dire à l'aliment le plus répandu et le plus accessible.

« Nous ne pouvons pas entrer ici dans la description du procédé que recommande « l'auteur, et nous préférons renvoyer nos lecteurs à l'intéressant travail que nous « venons d'analyser succinctement. »

Moniteur de la Polyclinique. — Le Pain et les Biscuits hygiéniques reconstituants sont des aliments complets ; ils ont pour but de fournir régulièrement à l'organisme les principaux minéraux nécessaires à la nutrition.

Journal d'Hygiène. — La thèse du docteur Flasschœn est fort bien traitée, et l'idée fort juste. Restera-t-elle dans le domaine de la théorie ? Tombera-t-elle dans celui de la spéculation pharmaceutique ? Espérons que le docteur Flasschœn lui évitera ces deux redoutables écueils. *Dr E. Monin, sec. de la Société française d'hygiène.*

L'Eclaireur Pharmaceutique. — Avec le Pain et les Biscuits hygiéniques reconstituants, les pharmaciens sont bien en droit de s'écrier : Adieu, bocaux, vendanges sont faites ! *P. Chabrette.*

La France nouvelle. — Nous croyons que les Biscuits hygiéniques-reconstituants rendront un véritable service à l'humanité et que, par l'usage de ces aliments perfectionnés, la mortalité devra certainement diminuer d'une manière notable.

Le Soir. — Le Pain et les Biscuits hygiéniques-reconstituants ne sont que l'imitation, sous la forme d'aliments vulgaires, de ce que la nature réalise dans tous les produits qu'elle offre en nourriture à l'homme. *Dr Eugel.*

Revue de la Famille. — Le Dr Flasschœn a eu l'idée d'introduire dans le Pain et les Biscuits, les minéraux aussi indispensables à la nutrition que l'oxygène l'est à la respiration. *J. de Cazeneuve.*

Le Petit Parisien, — Le Pain et les Biscuits fabriqués suivant le procédé du docteur Flasschœn, n'ont aucun des désagréments des aliments minéraux prescrits sous forme pharmaceutique ; ils n'ont d'autre saveur que celle du pain et des biscuits ordinaires.

Le Courrier du Soir. — Nous félicitons sincèrement le Dr Flasschœn de son œuvre scientifique et humanitaire, et nous sommes persuadés que le public accueillera avec la plus grande faveur une invention à la fois si simple, si ingénieuse et si utile.

M. Robert, le magnétiseur expert, qui intéresse toujours si vivement ses auditeurs par des expériences précises, pratiques, et à l'aide de démonstrations rigoureuses, convie les chercheurs à la séance qu'il donnera dans les salons de notre Société, rue des Petits-Champs, le samedi 8 janvier, à 8 heures 1/2 du soir. Il prouvera, dit-il, que la polarisation selon le docteur Chazarain, que la polarisation selon M. Darville, polarisations qui ont la prétention de s'annililer l'une l'autre, sont absolument inutiles dans la production des phénomènes du magnétisme. Cette séance promet d'être intéressante.

Nous désirerions que M. Robert fût en présence de ses adversaires, ou plutôt de ses contradicteurs, les trois méthodes étant exposées par des faits, devant un public capables d'en bien juger la valeur. Puissions-nous être entendus.

Le Mourant et le Prêtre catholique, par J.-B. de Loo, de Lourdes, vient de paraître, au prix de 10 centimes ; 15 centimes avec le port, et 1 fr. 15 la douzaine, port payé ; s'adresser à Liège, au président de l'*Union Spirite*, 24, boulevard d'Avroy (Belgique).

Cette brochure est très substantielle ; dialoguée, elle permet au lecteur de bien saisir la haute portée du spiritisme, par les réponses si logiques d'un mourant à un prêtre catholique.

Le gérant : H. JOLY.